

Mon père est catholique avait tout, soumettant absolument la politique, dont il ne se soucie guère, à la religion, qui, à ses yeux, est l'essentiel.

C'est à Marseille que je suis né, le 21 mars 1854. A quatre ans et demi, je fut placé, à titre d'externe, à une institution marseillaise, le pensionnat du Sacré-Cœur, rue Barthélemy. Je me rappelle encore cette école comme si j'y étais. Je portais alors la petite robe raccourcie des bébés. Nous étions une vingtaine de bambins, à qui la sœur Marie-Antoinette, apprenait à lire : nous lui donnions une fière besogne. Mais la bonne sœur avait une patience irimaginable, et elle était bonne, bonne ; elle nous aimait, comme si nous eussions été ses enfants.

Plus tard, je n'ai pas été le dernier des journalistes libres-penseurs à célébrer, avec toute l'indignation du parti pris, la férocité des sœurs qui font la classe aux fillettes ou aux petits garçons. La moindre chiquenaude, rapportée par une chronique, nous servait de prétexte à des déclamations dithyrambiques ; une oreille peu ou prou tirée, quel beau motif pour crier au rétablissement de la torture ! Mais je me gardais bien de parler de mes souvenirs personnels ; j'aurais été obligé d'avouer que la bonne sœur Marie-Antoinette, la sœur Bonbon, comme nous l'appelions, parce qu'elle avait toujours ses poches pleines de dragées, était pour nous une vraie maman.

Je demeurai au Sacré-Cœur jusqu'à l'âge de neuf ans. Les professeurs que j'eus me donnèrent une bonne instruction primaire. C'étaient M. Ripert, un brave vieux papa qui nous faisait chanter tous en chœur : *Maître corbeau sur un arbre perché* ; M. Filliol, que nous considérions comme le roi de la calligraphie ; et M. Roubaud, un vénérable petit rentier, devenu professeur afin de suppléer à l'insuffisance de son modeste revenu, lequel, en classe, pour priser sans être vu des élèves, disparaissait tout à coup dans sa chaire et en surgissait ensuite en criant : " Jogand, déclinez : rosa, la rose. " Le surveillant général était terrible. Autant celui-ci nous épouvantait, autant on se sentait attiré vers notre directeur, l'excellent M. Ytier, toujours indulgent pour nous, toujours disposé à nous rendre l'école agréable. Il s'était réservé particulièrement l'enseignement religieux ; aussi, est-ce à lui que je dois la connaissance première des vérités chrétiennes.

En octobre 1863, mes parents m'envoyèrent au Collège de Notre-Dame de Mongré, à Villefranche-sur-Saône, près de Lyon. Mongré est un collège libre, appartenant à la compagnie de Jésus. La maison, admirablement construite, est située dans une vaste campagne. Le collège peut avoir jusqu'à six cents élèves. On y est très bien sous tous les rapports. Au point de vue matériel, Mongré est supérieur à n'importe quel lycée et même à beaucoup de collèges catholiques ; j'en parle par expérience : l'établissement est tenu avec un confortable dont il est difficile de se faire une idée. Quant au niveau des études, il est des plus élevés.